CORRIGÉ NON OFFICIEL

Bac Sciences et Technologies de l'Hôtellerie et de la Restauration

Français

Session 2026

Proposition de corrigé rédigée par FormaV pour s'entraîner. Ce n'est pas le corrigé officiel de l'examen et elle ne remplace pas les éléments de correction officiels.

Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STHR, veuillez visiter :
bacsthr.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE – SESSION 2026
FRANÇAIS – ÉPREUVE ANTICIPÉE
Épreuve du jeudi 11 juin 2026 – Durée : 4 heures – Coefficient : 5

PROPOSITION DE CORRIGÉ

Proposition de corrigé établie par FormaV à partir du sujet, non officielle. Elle ne préjuge pas des consignes nationales de correction données aux jurys.

Le candidat traite au choix l'un des deux sujets : 1 (commentaire) ou 2 (contraction et essai, sujet A, B ou C selon l'œuvre étudiée).

1- COMMENTAIRE DE TEXTE — 20 points

Vous commenterez cet extrait de Gabrielle d'Émile Augier. Vous pourrez prêter plus particulièrement attention : à l'opposition des deux personnages ; à l'aspect comique et critique de cette scène.

Introduction : La scène d'exposition de *Gabrielle*, comédie en vers d'Émile Augier (1849), présente un couple de la bourgeoisie du XIXe siècle à travers un échange en apparence banal entre un avocat et son épouse. Julien détaille ses affaires d'argent et ses ambitions, tandis que Gabrielle, distraite, se laisse emporter par une rêverie amoureuse. Comment cette scène oppose-t-elle deux conceptions du couple, et comment le comique sert-il une critique de la bourgeoisie ? L'étude portera d'abord sur l'opposition entre les deux époux, puis sur l'aspect comique et critique de la scène.

Développement :

I. L'opposition de deux conceptions du couple

Julien représente un rapport utilitaire au mariage. Son discours est celui du calcul : « J'ai quinze mille francs chez Lassusse » (v. 3), « Je fais, bon an mal an, vingt mille francs » (v. 11), « Mettons quinze pour compte rond » (v. 14). Le rythme des alexandrins épouse celui d'une comptabilité, et l'entretien conjugal prend la forme d'un bilan financier. La réputation professionnelle, « Ma réputation prend un rapide essor » (v. 5), et la confiance d'un ministre complètent ce portrait d'un homme tourné vers la réussite sociale. Ses questions, « Tu comprends ? » (v. 10), « N'est-ce pas ? » (v. 14), n'appellent de Gabrielle que des réponses brèves, « Oui, très bien » (v. 10 et 17), qui traduisent davantage son inattention que son adhésion.

Face à lui, Gabrielle s'évade dans la rêverie. Son aparté, « Hélas ! il croit m'aimer… Quelle dérision ! » (v. 21), la place en spectatrice lucide de la médiocrité de son mari et donne accès à ses pensées au public seul. Son monologue lyrique, adressé à la « nature immortelle » (v. 23), reprend le modèle romantique de l'amour partagé : « Appuyant tout son cœur sur un bras bien aimé » (v. 29). La phrase s'allonge, les exclamations se multiplient, et les conditionnels « Nous partirions » (v. 31), « Nous irions » (v. 33) transforment le couple en projet imaginaire. Le contraste est renforcé par la réplique de Julien qui interrompt la rêverie, « Gabrielle ! », puis « Hors chez nous, où voit-on / Chemise de mari n'avoir pas un bouton ? » (v. 37-38), qui ramène brutalement la scène au quotidien domestique.

II. Une scène comique et critique

Le comique naît d'abord du décalage entre les deux discours et de la mécanique de la conversation. Les répliques « Oui » et « Oui, très bien » de Gabrielle font de l'échange un monologue déguisé. La citation attribuée à Rabelais, « Quand le printemps fleurit, il faut que je me purge » (v. 16), introduite après une phrase interrompue (« Et si… », v. 15), est un piège : Julien y glisse volontairement une phrase sans rapport (note 3) pour vérifier l'attention de sa femme. La réponse mécanique de

Gabrielle, « Oui, très bien » (v. 17), la prend en défaut, et Julien la raille avec ironie : « Je vois que tu comprends mes calculs », « Merci ! » (v. 17-18). Le « Plaît-il ? » (v. 37) de Gabrielle, qui répond à l'appel de son mari, installe un comique de malentendu.

La critique sociale se lit dans la réduction du mariage à une gestion : Julien parle de sa femme comme d'une « ménagère » (v. 19) avant même de se retourner vers elle, puis se contente d'un « On vous aime pourtant, pauvre tête légère ! » (v. 20) à la fois affectueux et condescendant ; son souci final, « Mon linge est dans l'état le plus piteux du monde » (v. 40), ramène l'épouse à une fonction domestique. La réponse de Gabrielle, « Je ferai venir une femme demain » (v. 41), délègue cette tâche sans y prendre part. La réplique « Ma mère m'aurait tout rapiécé de sa main » (v. 42) révèle que Julien attend de son épouse le rôle que tenait sa mère, celui d'une maîtresse de maison plutôt que d'une compagne. La satire vise ainsi une bourgeoisie où l'union conjugale est une institution économique et sociale, et où l'amour n'a pas sa place. Mais la critique est double : la tirade de Gabrielle accumule les clichés romantiques (« nature immortelle », « rêve ardent », « Nous nous enivrerions d'amour et de silence ! », v. 23-36), et la chute brutale sur le bouton de chemise (v. 37-38) rend aussi comique cette rêverie livresque. Augier se moque autant de l'époux prosaïque que des illusions romanesques de l'épouse, et le « pourtant » de « On vous aime pourtant » (v. 20) laisse voir un attachement sincère de Julien.

Conclusion : La scène d'exposition oppose donc un époux occupé de comptes et de réputation à une épouse qui rêve d'un amour partagé. Le comique, né de la mécanique du dialogue et des décalages, repose sur un double décalage : Julien devine l'inattention de sa femme sans en comprendre la cause, que seul le spectateur découvre grâce à l'aparté. Augier fait ainsi rire aux dépens d'un mariage bourgeois fondé sur l'intérêt comme des rêveries romanesques qui détournent Gabrielle de sa vie réelle, tout en laissant entrevoir la souffrance de l'épouse.

2- CONTRACTION DE TEXTE ET ESSAI — 20 points

Sujet A – Contraction de texte — 10 points

Vous résumerez ce texte en 200 mots. Tolérance de +/- 10 % : entre 180 et 220 mots. Repère tous les 50 mots et indication du nombre total de mots.

L'imitation spontanée des autres fonde la vie collective, et les réseaux sociaux l'amplifient. Leur usage massif pousse les individus à se regrouper et à penser de la même façon. Réduits aux « j'aime » et « je n'aime pas », les échanges deviennent binaires, comme le langage informatique. Internet ne [50] protège donc pas la libre expression : on y répète l'avis majoritaire. Les messages s'uniformisent et perdent en richesse et en nuance, ce qui rassemble les internautes autour de causes générales consensuelles. Les réseaux relient l'individu isolé, mais normalisent opinions et comportements. L'algorithme intervient : il trie les [100] informations selon les goûts de chacun, déduits de ses traces de navigation, et regroupe les utilisateurs par affinités. Dès lors, Internet ne peut servir la démocratie : ces calculs substituent des collectifs au vote individuel et réduisent le libre arbitre. Les mobilisations qui en naissent dissolvent la personnalité de chacun dans [150] une foule où tous se valent. Car l'homme cherche instinctivement la sécurité : le groupe le met à l'abri des menaces et apaise sa peur des autres. Imiter rassure et évite l'hostilité ; l'internaute sacrifie une part de sa liberté personnelle contre le sentiment d'une émancipation commune. [200]

(Nombre de mots : 200, élisions comptées comme des mots distincts)

À valoriser : le respect de la fourchette de mots, les repères, et la reformulation sans citation de longs passages du texte.

Sujet A – Essai **10 points**

Le besoin d'appartenir à un groupe empêche-t-il d'être libre ?

Problématique : le besoin d'appartenir conduit-il nécessairement à la servitude, ou peut-il se concilier avec une liberté véritable ?

Introduction : Le besoin d'appartenance est une donnée fondamentale de la vie humaine : l'individu cherche la sécurité, la reconnaissance et le lien avec ses semblables. La Boétie, dans son *Discours de la servitude volontaire*, s'interroge sur ce qui fait accepter le joug : il ne s'agit pas seulement de la force du tyran, mais du consentement des sujets eux-mêmes. Thierry Wolton, dans *Les Nouvelles Routes de notre servitude* (2022), observe que les réseaux sociaux favorisent le mimétisme et la conformité au point de faire de l'internaute un membre docile d'un collectif. Le besoin d'appartenir empêche-t-il d'être libre ? Il peut conduire à la servitude lorsqu'il se transforme en conformisme, mais reste compatible avec la liberté si l'appartenance demeure choisie et soumise au jugement personnel.

Développement :

I. Le besoin d'appartenance peut conduire à la servitude

Le désir d'appartenir pousse d'abord à se conformer, au point de renoncer à sa liberté sans même s'en apercevoir. La Boétie, dans le *Discours de la servitude volontaire*, s'étonne que des peuples entiers supportent un seul tyran, qui n'a de puissance que celle qu'on lui accorde. Il en voit la première cause dans la coutume : les hommes nés sous le joug prennent pour naturel l'état dans lequel ils ont été élevés et ne regrettent pas une liberté qu'ils n'ont jamais connue. Le besoin de faire comme les autres et de rester fidèle au groupe dont on est issu devient ainsi une habitude d'obéissance. La servitude n'est pas seulement imposée de l'extérieur : elle est entretenue par ceux qui la subissent.

Ce mécanisme prend aujourd'hui une forme nouvelle. Thierry Wolton montre que les réseaux sociaux reposent sur le mimétisme : l'internaute adopte les opinions dominantes, s'en remet aux « j'aime » et rejoint des collectifs dont l'algorithme a décidé la composition. Il parle d'une « école du panurgisme » et décrit la mutation de l'individu en « homme-foule », qui n'est « plus ni différent ni meilleur qu'un autre ». Le besoin d'appartenir, satisfait par la machine, se paie alors d'une perte de libre arbitre : on ne choisit plus ses idées, on reçoit celles du groupe. Appartenir revient alors à cesser de penser par soi-même.

II. L'appartenance peut aussi protéger et fonder la liberté

Pourtant, réduire toute appartenance à une servitude serait excessif, car l'homme isolé n'est pas pour autant plus libre. Wolton lui-même reconnaît que « faire masse protège l'individu de l'hostilité extérieure » et que le Web peut jouer le rôle de « maison commune de l'humanité ». Le groupe rassure, il offre une reconnaissance et un lien social à l'internaute « isolé dans l'infini du Web ». Livré à la peur et à la solitude, l'individu n'aurait guère les moyens d'exercer sa liberté : l'appartenance lui procure d'abord un abri, qui peut être la condition d'une vie plus libre.

Rousseau va plus loin dans *Du contrat social* (1762). En s'associant aux autres par un pacte librement consenti, l'homme perd sa liberté naturelle, limitée par ses seules forces, mais il gagne la liberté civile et la liberté morale, car « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté ». Appartenir à une communauté politique, ce n'est pas se soumettre à un maître, c'est participer à l'élaboration des règles communes. L'appartenance n'est donc pas en elle-même un obstacle à la liberté : tout dépend de la nature du lien qui unit l'individu au groupe.

III. La liberté suppose une appartenance choisie et une pensée autonome

Si l'appartenance peut asservir comme elle peut libérer, c'est la manière de vivre ce lien qui décide de la liberté. La Boétie montre que le tyran ne tient que par une chaîne de complicités : quelques

proches, attachés à lui par l'intérêt, en entraînent des centaines, puis des milliers d'autres. Mais il rappelle aussi qu'il suffirait de cesser de servir pour que ce pouvoir s'effondre : « Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. » La liberté commence donc par le refus de suivre aveuglément ; elle exige de juger le groupe auquel on appartient au lieu de s'y fondre.

Les philosophes des Lumières ont défendu cette exigence. Dans le *Traité sur la tolérance* (1763), écrit à la suite de l'affaire Calas, Voltaire dénonce le fanatisme qui pousse une communauté à persécuter ceux qui ne partagent pas sa croyance, et il défend la liberté de conscience de chacun. On peut appartenir à une religion, à une nation ou à un cercle d'amis sans renoncer à penser par soi-même, à condition que ce lien soit choisi et reste ouvert à la critique. Sur les réseaux sociaux aussi, l'internaute qui croise les sources et confronte les points de vue échappe en partie à l'enfermement décrit par Wolton.

Conclusion : Le besoin d'appartenir ne rend pas libre ni esclave par nature. Il rend vulnérable à la servitude lorsqu'il s'accompagne d'un conformisme aveugle et d'un abandon du jugement. Comme le suggère La Boétie, la liberté se défend d'abord par le refus de la soumission volontaire ; elle se construit ensuite dans des appartenances choisies, où l'individu conserve sa pensée propre.

Sujet B – Contraction de texte — 10 points

Vous résumerez ce texte en 196 mots. Tolérance de +/- 10 % : entre 176 et 216 mots. Repère tous les 50 mots et indication du nombre total de mots.

Observer le ciel bouleverse d'abord l'homme, contraint par une immensité qui le surpasse à sortir de lui-même. Ce regard élargit aussi notre condition : née dans les étoiles, notre matière nous rattache à l'Univers, dont nous partageons l'histoire. En décrivant la formation des atomes, des planètes et [50] de la vie, les astronomes retracent les origines lointaines de l'humanité. Galilée, braquant une lunette vers le ciel, découvre que les astres changent et confirme Copernic : ni la Terre ni l'homme ne sont au centre du monde. Les étoiles, jadis étrangères aux humains, éclairent désormais nos propres origines. [100] L'astronomie parle donc de l'homme, ce que des chercheurs s'efforcent de transmettre au public. Entre poésie et raison, le ciel attire les jeunes vers la science. Connaître l'Univers rend plus grave la destruction de notre environnement. Seule planète vivante du Système solaire, la Terre, d'abord [150] stérile, a vu la vie s'épanouir très tôt. Or l'homme, qui a reconstitué cette histoire, menace sa propre survie. Astronomie et écologie forment un même récit : l'une explique notre origine, l'autre comment rester sur Terre ; il faut s'émerveiller, mais avec prudence.

(Nombre de mots : 196, élisions comptées comme des mots distincts)

À valoriser : la fidélité aux idées du texte (émotion, histoire commune, responsabilité écologique), la reformulation et le respect des repères.

Sujet B – Essai — 10 points

Le goût de la science nous aide-t-il à voir le monde autrement ?

Problématique : la science, en modifiant les savoirs, change-t-elle le regard que l'homme porte sur l'univers et sur lui-même ?

Introduction : Dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), Fontenelle fait dialoguer un savant et une marquise pour exposer le système copernicien et imaginer d'autres mondes habités. Plus de trois siècles plus tard, l'astrophysicien Hubert Reeves affirme, dans un entretien accordé à *Sciences et avenir*, que regarder le ciel est d'abord une émotion et que l'astronomie raconte l'histoire de l'humanité. Le goût de la science nous aide-t-il à voir le monde autrement ? Il déplace notre point

de vue en décentrant l'homme, il renouvelle l'émerveillement, mais il ne suffit pas à éclairer seul nos responsabilités.

Développement :

I. La science décentre le regard humain

Le goût de la science conduit d'abord à quitter une vision du monde centrée sur l'homme. Au fil de soirées passées dans un parc, le philosophe de Fontenelle explique à la marquise le système de Copernic. Dès le Premier soir, la Terre perd sa place au centre de l'univers : elle n'est qu'une planète qui tourne sur elle-même et autour du Soleil. Le philosophe compare la nature à un spectacle d'opéra dont les machines restent cachées : comprendre le monde, c'est découvrir derrière les apparences les mécanismes réels. Les soirs suivants, il va jusqu'à imaginer que la Lune et les autres planètes puissent être habitées. Voir le monde autrement, c'est d'abord accepter que l'homme n'en soit pas le centre.

Hubert Reeves rappelle que ce bouleversement s'appuie sur l'observation. En tournant vers le ciel une lunette jusque-là réservée à la surveillance des armées, Galilée découvre que le monde céleste n'est pas parfait et qu'il est soumis au changement. Ses observations confirment Copernic et provoquent ce que Freud appellera « le choc astronomique » : « la Terre, et donc l'homme, ne sont pas le centre du monde ». Voltaire tire la leçon de ce décentrement dans *Micromégas* (1752), où un géant venu de Sirius s'amuse de la prétention des hommes, minuscules à ses yeux, qui se croient la fin de toute la création.

II. La science transforme l'émerveillement en connaissance

Ce décentrement n'est pas seulement une blessure pour l'orgueil humain : il nourrit aussi un émerveillement d'un genre nouveau. Reeves affirme que « regarder le ciel, c'est d'abord une émotion » ; la science y ajoute un savoir : nos atomes ont été forgés dans les étoiles. L'émotion devient alors conscience d'appartenir à l'Univers, puisque l'astronomie raconte « une histoire qui est aussi la nôtre ». Les astronomes, qui retracent la genèse des atomes, des planètes et de la vie, deviennent selon lui des « préhistoriens de l'épopée humaine ». Le savoir ne détruit pas la beauté du ciel : il lui donne une profondeur que le simple regard ne soupçonnait pas.

Fontenelle avait déjà uni plaisir et raison. Ses *Entretiens* adoptent la forme d'une conversation galante, où la marquise, qui n'est pas une savante, apprend avec curiosité et vivacité : le savoir devient un plaisir de l'esprit, partagé hors des cercles spécialisés. Reeves exprime la même idée lorsqu'il situe l'astronomie « à la jonction de deux domaines : la poésie et la science », le ciel étant « à la fois un lieu d'émerveillement et un lieu de connaissance ». Il observe d'ailleurs que les phénomènes célestes attirent les jeunes vers les sciences : le goût de la science naît souvent de l'émerveillement et le prolonge.

III. Voir autrement suppose une responsabilité

Un regard renouvelé ne vaut pourtant que s'il conduit à agir autrement. Pour Reeves, « étudier l'Univers donne un sens dramatique plus fort à ce qui se passe aujourd'hui sur Terre » : seule planète vivante du Système solaire, la Terre est menacée par les activités humaines. Il souligne l'ironie d'une situation où l'espèce capable de reconstituer le passé de l'Univers met en danger ses propres conditions d'existence. C'est pourquoi l'astronomie et l'écologie sont à ses yeux « les deux volets d'une même histoire », et son message final associe connaissance et vigilance : « regardons d'où nous venons, émerveillons-nous, mais faisons attention ».

Les Lumières avaient déjà lié le savoir à l'autonomie du jugement. Dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784), Kant invite chacun à avoir le courage de se servir de son propre entendement, et Voltaire, dans les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), rend accessible au public cultivé une physique nouvelle pour élargir le regard de ses lecteurs. La science partagée libère des préjugés,

mais elle ne dicte pas à elle seule la conduite à tenir : c'est à l'homme de transformer ce regard nouveau en conscience et en action.

Conclusion : Le goût de la science nous aide donc à voir le monde autrement, en nous faisant passer d'une vision centrée sur l'homme à la conscience de notre appartenance à l'univers. Fontenelle en propose une première expérience par le dialogue et le plaisir de comprendre, Reeves la prolonge en liant émerveillement et responsabilité. Encore faut-il que ce regard nouveau ne reste pas contemplatif et conduise à prendre soin de la Terre que nous habitons.

Sujet C – Contraction de texte — 10 points

Vous résumerez ce texte en 185 mots. Tolérance de +/- 10 % : entre 167 et 203 mots. Repère tous les 50 mots et indication du nombre total de mots.

Longtemps, le voyage sert à découvrir et à commercer, et ses récits restent pratiques : pèlerins et marchands décrivent les itinéraires, tandis que des poèmes appris par cœur servent de cartes aux marins arabes. Jusqu'au XIIIe siècle environ, ils côtoient des récits merveilleux comme l'*Odyssée*. À partir de la [50] fin du XVIIIe siècle, le voyage devient un art, une expérience détachée du simple déplacement : on y cherche la rêverie, le souvenir et une douce tristesse. Au XIXe siècle, âge des explorations, l'Orient attire les voyageurs, mais chaque récit diffère, car l'expérience intime du voyageur compte plus que [100] le lieu visité. Voyager reste pénible : on manque de temps pour comprendre les lieux et on se sent égaré, fasciné mais frustré. Le tourisme n'est qu'une caricature du voyage : prisonnier d'un parcours imposé, perdu dans une foule uniforme, le voyageur n'a rien à raconter. L'Orient [150] n'est plus à découvrir, et des écrivains non occidentaux racontent à leur tour l'Occident. Pourtant, le voyage demeure possible, même près de chez soi, si l'on se confronte vraiment à la différence.

(Nombre de mots : 185, élisions comptées comme des mots distincts)

À valoriser : la structure chronologique (origines, XIXe siècle, tourisme), la reformulation des idées clés et le respect des repères.

Sujet C – Essai — 10 points

Le voyage permet-il toujours de découvrir un autre univers ?

Problématique : le déplacement suffit-il à faire découvrir un autre univers, ou la découverte dépend-elle de la disposition de celui qui voyage ?

Introduction : Le voyage est depuis longtemps une expérience de la rencontre avec l'autre. Dans les *Lettres d'une Péruvienne* (1747), Madame de Graffigny fait écrire à Zilia, jeune Inca captive en France, des lettres où elle découvre un univers inconnu et en juge les usages. Mathias Énard, dans un entretien de 2024, distingue le voyage, qui suppose découverte et récit, du tourisme de masse, qui enferme le voyageur dans un parcours tout tracé. Le voyage permet-il toujours de découvrir un autre univers ? Il ouvre à l'altérité sans la garantir : la découverte dépend d'un regard disponible, qui peut se vivre au loin comme à proximité.

Développement :

I. Le voyage ouvre à l'altérité

Le voyage confronte d'abord à un monde inconnu, qui oblige à revoir ses certitudes. Arrachée à son pays par les Espagnols puis conduite en France par l'officier Déterville, Zilia découvre un univers dont elle ignore tout, jusqu'à la langue. Elle décrit avec étonnement des objets et des usages que les Français ne remarquent même plus ; puis, une fois la langue apprise, elle juge leur société : la vanité,

la politesse superficielle, l'éducation négligée des femmes. Le déplacement, même subi, produit ici une véritable découverte, pour l'héroïne comme pour le lecteur, qui voit son monde avec des yeux neufs.

Mathias Énard souligne que le voyage fait vivre « cette tension qu'il y a entre soi et l'autre », une expérience de décentrement. Le voyageur éprouve « cette sensation d'être un peu perdu, un peu déplacé, décentré », à la fois fascinante et frustrante. Montaigne, dans l'essai « Des cannibales » (1580), en tire une leçon de relativisme : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». La rencontre de l'autre invite ainsi à mettre en question ce que l'on croyait naturel.

II. Mais le voyage peut enfermer dans le déjà-vu

Pourtant, se déplacer ne garantit pas de sortir de soi. Énard voit dans le tourisme « une forme dévoyée du voyage » : le touriste suit un trajet tout tracé, au milieu d'une foule qui va d'un lieu à l'autre « sur la base des mêmes informations puisées aux mêmes guides », « répétant inlassablement les mêmes gestes devant les mêmes paysages ». Il conclut que « le tourisme de masse, en ce sens, est une malédiction ». Dans un monde saturé d'images et de connexions, on arrive souvent en sachant déjà ce que l'on va voir : le voyage ne fait alors que confirmer des représentations toutes faites.

Voltaire, dans *Candide* (1759), montre un héros que les voyages confrontent surtout à la violence du monde ; il en retire moins la découverte d'autres univers qu'une sagesse limitée et pratique : « il faut cultiver notre jardin ». Candide traverse même l'Eldorado, pays idéal, mais le quitte pour retrouver Cunégonde et s'enrichir. Zilia elle-même commence par interpréter ce qu'elle voit à travers les repères de sa culture, avant que l'apprentissage de la langue ne lui permette de comprendre vraiment. Le voyage ne suffit donc pas : sans effort pour comprendre, on emporte son univers avec soi.

III. La découverte est affaire de regard

Si le voyage peut ouvrir comme enfermer, c'est que la découverte dépend moins de la distance parcourue que du regard porté sur les choses. Énard affirme qu'« on peut tout à fait conserver l'esprit de voyage à quelques mètres de chez soi » : ce qui compte, c'est « la manière dont on va l'expérimenter et le raconter ». Il rappelle que, chez les voyageurs romantiques, le vécu du voyageur devenait plus intéressant que la destination elle-même. La découverte d'un autre univers est donc d'abord une disposition intérieure, faite d'attention et de disponibilité, que le récit permet de fixer.

Zilia transforme ainsi sa captivité en connaissance par l'écriture : d'abord avec ses quipus, puis en français, elle réfléchit à la langue et aux mœurs, et finit par refuser d'épouser Déterville pour choisir une vie indépendante, fondée sur le simple « plaisir d'être ». Montesquieu use du même procédé dans les *Lettres persanes* (1721) : Usbek et Rica, voyageurs persans à Paris, regardent la société française avec un œil neuf, et la question « Comment peut-on être Persan ? » renverse le point de vue. Le lecteur, sans quitter son fauteuil, découvre alors son monde comme un univers étranger.

Conclusion : Le voyage ne permet donc pas toujours de découvrir un autre univers : il peut confirmer des images toutes faites ou n'offrir qu'un parcours balisé. Lorsqu'il ouvre à la différence, il suppose une disponibilité au regard et au récit, qu'on trouve à l'autre bout du monde comme à cinquante mètres de chez soi. C'est ce que suggèrent à la fois les lettres de Zilia et l'entretien de Mathias Énard.

Partie	**Points**
1- Commentaire de texte	20
2- Contraction de texte et essai (un seul sujet à traiter : A, B ou C)	10 + 10 = 20
Total (un seul des deux sujets traité)	**20**

Continue à t'entraîner

Retrouve tous les sujets et corrigés du Bac STHR, classés par épreuve et par année :
bacsthr.fr/annales-sujets-et-corriges

Pour réviser tout le programme avant l'examen, les Fiches de Révision du Bac STHR reprennent l'essentiel de chaque épreuve :
bacsthr.fr/fiches-de-revision

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.